

CONCLUSIONS

Depuis quelques années, une théorie nouvelle de la genèse de l'univers et de l'homme semble prévaloir dans la science et faire tous les jours de plus nombreux adeptes. Pour passer de l'élément fondamental du monde inorganique, de la molécule, à ces formes primitives où la vie se montre encore incertaine et hésitante, chez des êtres qu'il est malaisé de classer dans le règne minéral ou parmi les végétaux; pour passer ensuite de la vie végétale à cet épanouissement supérieur qui forme le règne animal, où chaque individu sent, hésite, choisit, se meut, se dirige par ses instincts, sa raison, son libre arbitre; pour franchir ces frontières et traverser les distances qui les séparent: il ne semble plus nécessaire aujourd'hui d'avoir recours à une force extérieure qui constitue par un acte souverain d'intelligence et de volonté ces groupes distincts, ces types fixes et permanents, ces cadres inflexibles, dans lesquels on avait distribué autrefois le monde de la matière et celui de la vie. Une force aveugle mais progressive, un ressort caché et sans cesse agissant au sein de l'univers, pousseraient à travers des évolutions lentes et fatales, par mille degrés et mille nuances

à peine appréciables, le mouvement ascendant de la vie et amèneraient l'apparition successive de tous ces êtres que le temps, de compagnie avec les circonstances heureuses, façonne en cachette dans le laboratoire impénétrable du *to fieri*.

Le monde inorganique contient le germe de la cellule; la cellule, le germe de tout ce qui respire. Laissez-les faire et restez en paix : vous en verrez sortir le monde avec ses soleils, ses planètes, ses continents, ses plantes, ses animaux et l'harmonie qui domine toutes ces manifestations de l'être et de la vie, comme Minerve sortait autrefois d'une laborieuse migraine de Jupiter. Lentement et pas à pas, la plante naît de la pierre; l'animal, de la plante; l'homme, de l'animal. Ce dernier n'est qu'un singe heureux dont le temps et les circonstances soulevèrent à propos le crâne aplati pour y loger dans la boîte osseuse du cerveau le libre arbitre et la pensée, tandis que sa queue se détachait sans doute, un beau jour qu'il gambadait suspendu par cet appendice aux branches d'un grand arbre.

A l'origine, l'homme ne fut qu'un animal perdu dans la foule des bipèdes qui s'agitent sur nos continents : comme eux, il cherchait un refuge dans les cavernes, vivait en compagnie des fauves dont il se protégeait de son mieux par la fuite et plus tard par des armes de silex, quand les circonstances lui eurent donné assez d'esprit et de

loisir pour songer à ce nouvel engin de guerre encore incennu de ses cousins. A la longue il apprit à pétrir un peu d'argile dans ses mains plus souples et plus adroites, à fabriquer des vases informes où cuisaient, sur le feu qu'il venait de surprendre dans l'étincelle d'un caillou, les chairs appétissantes de quelque gibier pris au gîte ou forcé à la course. Entre temps, et sans doute après boire, il s'essayait, en poussant des cris inarticulés, à tirer de son gosier, encore rauque et caverneux, des sons plus nets et plus fermes dont il ferait des mots, aussitôt qu'il aurait des idées. Or ceci, comme le reste, vint à son tour, avec du temps, de la patience et des circonstances favorables. Chaque jour se multipliaient ainsi d'utiles inventions et de nouvelles ressources; chaque génération assurait par son travail quelque important progrès à ceux qui viendraient après elle. Pour tout cela, il est facile de le comprendre, il fallut bien des siècles. Le temps est un grand démolisseur qui ne rebâtit guère, ou du moins ne se hâte pas. Faute d'une cause plus active pour expliquer de tels phénomènes : la formation des mondes, la genèse des espèces, l'évolution simienne, la civilisation et le progrès, on demande donc beaucoup de temps, et on a raison sans doute, car enfin il fallait bien attendre les circonstances propices, qui pouvaient ne pas se presser : les singes à côté de nous sont bien

obligés de prendre patience. D'ailleurs du temps, on en a tant qu'on veut : qui aurait le droit de le mesurer à l'aune et de prétendre qu'on en prend trop ? Telle est la théorie nouvelle.

Je n'ai pas à parler ici des minéraux et des plantes, des végétaux et des bêtes : ceci regarde les naturalistes, et pour le moment n'est pas de mon ressort ; je dois m'en tenir à l'homme. Or, sur son origine, nous avons eu jusqu'à ce jour des idées différentes. On nous avait appris qu'il avait été créé par Dieu dans un acte de libre volonté et de souveraine puissance ; que son corps avait été pétri de cette boue où il retourne ; que son âme avait été formée par le souffle de Dieu et qu'elle revient vers son divin auteur. On nous avait dit que Dieu avait fait l'homme heureux mais libre, et qu'une faute l'avait entraîné dans une chute profonde et condamné à mourir. Dès ce jour, il avait été soumis au travail et à la douleur : le vaste et stérile domaine de la terre lui avait été livré pour y chercher sa vie ; le monde, pour qu'il en fît la conquête à ses risques et périls. Enfin on nous avait dit que notre infortune ne fut point sans espérance : Dieu, en quittant nos pères, leur laissa des promesses qu'il se réservait d'accomplir à son heure.

Or, si c'est au nom des faits réellement acquis à la science que l'on veut aujourd'hui renverser

ces enseignements, j'ose affirmer qu'on n'en a pas le droit.

Il est en effet constaté, nous l'avons dit dans notre introduction, que les débuts de l'homme sur la terre, aux époques préhistoriques, furent laborieux et durs ; que nos pères rencontrèrent autour d'eux d'âpres résistances et traversèrent des jours de misère et d'angoisse. Mais comment se faire illusion et ne pas reconnaître qu'ils n'eurent jamais plus besoin qu'à cette heure d'intelligence, d'ardents efforts et de constante volonté, pour se sauver des périls sans nombre qui les environnaient, et entreprendre la conquête de ce patrimoine où ils étaient reçus, non plus comme des maîtres, mais comme des esclaves ? Avait-on jamais enseigné que le fugitif d'Eden, poursuivi à travers les sables brûlants par la colère de Dieu, fût entré dans la vie en souverain et en triomphateur ; et devons-nous être étonnés de le rencontrer solitaire et errant sur ce sol, qui ne savait plus produire que des épines et attendait la sueur de son front pour donner du pain ?

En fouillant les grottes profondes où s'abritaient nos aïeux, si la science a découvert quelque chose, c'est la malédiction qui pesait sur des coupables, c'est la redoutable sentence que le Créateur avait prononcée contre eux. Qu'on ne vienne pas nous dire, en effet, que cette existence laborieuse et agitée, cette poignante misère doivent

être mises au compte de leur intelligence bornée et somnolente, sous le crâne encore trop étroit des descendants du singe. On rencontrerait dans les faits une contradiction sans réplique. Dans les conditions où se trouvaient ces hommes, privés de toutes les ressources que nous ont léguées l'activité, l'initiative et le travail de tant de siècles, il leur fallut dans ce dénuement absolu au moins autant de pénétration, d'habileté et d'intelligence pour découvrir le feu, pétrir l'argile, ciseler de grossières parures, tailler les pointes de silex, qu'il en faut aujourd'hui pour fondre un canon Krupp, construire un navire blindé, après l'inappréciable héritage que nous ont laissé des générations innombrables de travailleurs. Nous pouvons le dire sans crainte : avec sa hache d'obsidienne emmanchée en un andouiller de cerf et sa flèche de silex, l'habitant de nos cavernes était vis-à-vis du singe au même niveau que le chasseur qui vise l'orang-outang de sa carabine et garde à sa ceinture un revolver pour les dernières luttes.

Si les découvertes archéologiques de ces derniers temps prouvent quelque chose, c'est ce que nous savions depuis longtemps : que l'homme, au lendemain de son apparition sur la terre, avait été jeté dans une rude épreuve ; qu'il entra dans la vie désarmé et maudit, voué aux plus durs labeurs, à la tâche des condamnés. N'eût-il pas été étrange, en effet, de rencontrer l'homme des âges primitifs

seigneur heureux et prince tout-puissant en son immense fief, après ces paroles du Créateur : *Maledicta terra in opere tuo ; in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ. Spinas et tribulos germinabit tibi. In sudore vultus tui vesceris pane, donec revertaris in terram de qua sumptus es : quia pulvis es et in pulverem revertaris.*

Mais si nous n'avons pas eu de surprise, le jour où commençaient à se révéler, sur toutes les parties de nos vieux continents, ces restes inattendus des premières phases de la civilisation, les partisans du progrès nécessaire et fatal pourront-ils à leur tour envisager sans inquiétude qu'en plein XIX^e siècle les peuples qui marchent à la tête de l'humanité, et demeurent les représentants les plus puissants et les plus illustres de notre race, après des péripéties sans nombre, des migrations sous tous les climats, des batailles qui mêlaient dans la victoire et la défaite le sang des races opposées, après des révolutions innombrables qui transformaient leurs constitutions et leurs lois, renversaient les trônes et les autels pour en relever d'autres et changeaient bientôt la face du monde ; après tous les efforts des philosophes de la Grèce et de Rome, du moyen âge et des temps modernes ; après Socrate et Platon, après Cicéron et Epictète, après Augustin, Anselme, Thomas d'Aquin, Pascal, Bossuet et Leibniz,

après Spinoza, Kant et Hégel : l'humaine intelligence n'a encore rien trouvé de meilleur que les enseignements et la foi de ces peuples oubliés, qui vivaient dix siècles avant Moïse et étaient déjà vieux quand Abraham quittait avec ses caravanes les terres d'Ur au pays de Chaldée. Tous les nuages se sont amoncélés autour de ces dogmes ; toutes les tempêtes ont obscurci ce rayonnement lointain, qui depuis le jour de la création montrait à l'homme sa voie ; ces lampes mystérieuses, qui veillent dans l'atmosphère inquiète de la pensée humaine, furent agitées par tous les vents ; des nuits plus épaisses et plus longues que celles des pôles s'étendirent sur des peuples entiers et les enveloppèrent de leurs ombres ; des générations innombrables marchèrent à tâtons sur les sentiers de la vie : mais tout cela n'avait qu'un temps ; partout de vagues lueurs pénétraient les bords des horizons et semblaient par leur visite rappeler aux habitants de la terre, que si les astres du ciel peuvent s'obscurcir et le soleil se voiler, les dogmes essentiels à la vie religieuse et morale ne doivent jamais périr.

La loi qui domine et dirige l'histoire religieuse de l'humanité n'est donc pas une loi de progrès, amenant, à travers les phases fatales d'une évolution ascendante, la pensée humaine vers des conceptions plus hautes et des idées plus pures. C'est par une confusion inexplicable que des esprits

d'ordinaire pénétrants et critiques ont transporté cette loi de l'ordre matériel et de la sphère de nos connaissances naturelles dans un domaine étranger, dans un monde à part qui échappe à son influence. Oui sans doute et je suis le premier à le reconnaître : quand il s'agit d'agriculture, d'industrie, de commerce, de chemins de fer et de télégraphes, de chimie, de physique, de biologie, d'histoire, de linguistique et d'archéologie : il ne peut y avoir d'autre loi pour diriger la marche de nos connaissances que celle d'un perpétuel progrès. Les observations de la veille provoquent et préparent celles du lendemain ; chaque jour on fait un pas en avant ; les faits constatés s'enregistrent tour à tour dans les dossiers de la science, et chaque génération nouvelle n'a plus à reprendre le travail qui a déjà été fait pour elle. Mais, quand il s'agit de vérités ou de faits qui échappent pour la plupart à l'expérience et demeurent, pour les intelligences les plus lumineuses comme pour les esprits les plus obscurs, entourés d'assez de clarté pour qu'on ne puisse en détourner le regard et enveloppés de mystères assez impénétrables pour qu'on ne puisse en sonder les profondeurs, on ne peut s'attendre, en face de cet ordre nouveau, qu'à des crises de découragement et de doute, d'enthousiasme et de foi ; on ne peut prévoir que des mouvements révolutionnaires, ramenant les intelligences d'un côté ou de l'autre ; il ne faut

compter que sur de longues et lentes étapes dans l'incertitude ou la paix, l'erreur ou la vérité : Mais de progrès, comme dans les sciences naturelles, il ne peut y en avoir.

C'est bien, en effet, avec ce caractère que se présente à tout observateur attentif et impartial l'histoire religieuse de l'humanité. Les sages les plus habiles, les penseurs les plus profonds, les longs travaux des écoles, en Egypte, dans l'Inde, en Chine, en Grèce, n'ont pu améliorer la religion de leurs contemporains et n'ont assuré aucun progrès aux générations qui les suivirent. L'initiative privée n'a exercé d'influence sérieuse sur la vie religieuse des nations que lorsque les questions sociales ou les passions politiques se cachaient derrière l'étendard des réformateurs, comme dans l'apparition du Bouddhisme et le triomphe de Mahomet.

Nous retrouvons partout des révolutions religieuses; mais de lentes transformations progressives, il n'y en a nulle part.

Je demanderai humblement à nos philosophes modernes quel progrès ont préparé leurs travaux à la religion de leurs admirateurs. Ont-ils fixé une vérité encore douteuse avant eux? ont-ils chassé une erreur du domaine de la pensée? Si Cousin, Jouffroy et les autres dont j'honore le talent et respecte la mémoire, n'étaient jamais montés sur leur chaire de philosophie, il manquerait sans

doute à notre littérature moderne quelques pages brillantes, mais resterait-il une lacune dans la foi des croyants, une incertitude de moins dans l'esprit de ceux qui doutent? On peut l'affirmer hautement, quand il s'agit d'histoire religieuse, dans les âges lointains comme de nos jours : les faits donnent sans cesse un éclatant démenti à la théorie du progrès dont on essaye en vain de faire l'unique loi de la vie intellectuelle et morale de l'homme.

Mais si les faits refusent leur sanction à la doctrine nouvelle, je puis ajouter que, jusqu'à cette heure, ils rendent un témoignage décisif aux enseignements de la foi. Elle nous avait dit, en effet, que l'homme à son origine avait eu de Dieu une idée juste et vraie; qu'il avait connu ses destinées et son devoir dans la vie aussi bien que la sanction redoutable qui l'attendait à la mort; que par sa faute il avait perdu la place élevée que Dieu lui avait faite dans la création, mais qu'un jour un rédempteur lui rendrait ses espérances et ses droits. Elle nous avait dit que peu à peu, par la force même des choses, par l'infirmité de notre intelligence, les passions de notre cœur, l'isolement de la famille humaine au milieu de l'univers et l'influence qu'exercent les spectacles de la nature sur nos imaginations troublées et incertaines : ces hautes pensées s'étaient effacées lentement et perdues dans de vagues souvenirs qui

pénètrent encore de leurs lueurs intermittentes toutes les vieilles religions de l'antiquité. Elle nous avait appris enfin qu'à mesure que la lumière de ces enseignements des premiers jours se perdait dans l'obscurité plus profonde qui envahissait partout l'intelligence humaine, à mesure que s'éteignaient ces points lumineux qui avaient suffi encore à diriger dans la nuit ces frêles barques qui portent vers de meilleurs rivages nos immortelles destinées, Dieu rallumait au milieu des grandes nations qui détenaient alors dans leurs mains les forces et les espérances de l'humanité, comme un éclatant flambeau dont le rayonnement lointain grandissait sans cesse pour attirer le regard et montrer la route à tous ces peuples perdus dans la nuit.

Telle fut la glorieuse mission de la famille d'Israël. Dieu la plaça entre les grands royaumes d'Assyrie et d'Égypte, aux confins de la Phénicie dont les innombrables navires abordaient toutes les plages de nos continents ; il la promenait sous la tente dans la terre de Gessen, sur les barques du Nil, dans les montagnes du Sinaï ; il la transportait sur les chariots assyriens aux bords de l'Euphrate, aux portes de Babylone, et il semble qu'il ne se soit pas rencontré une grande ville et une grande nation que Dieu ait oublié de faire visiter tôt ou tard par quelques-uns de ces sages qui avaient reçu le dépôt des véritables doctrines

et les promesses dont le monde allait voir bientôt l'accomplissement.

Ainsi lorsque les dernières lueurs des enseignements primitifs s'éteignaient partout, comme les pâles rayons du crépuscule, quand la nuit étendait ses ombres plus épaisses sur tous les horizons de la terre, déjà de nouvelles clartés pénétraient le ciel du côté de l'Orient. Incertaine et circonscrite d'abord dans un cercle étroit et mobile, cette aurore grandissait sans cesse, illuminant de ses rayons les sommets de la terre, jusqu'à l'heure où son éclat se perdit dans les splendeurs du soleil qui se levait des collines éternelles et illuminait le monde de sa féconde lumière et de sa vivifiante chaleur (1).

Ce fut alors à travers la création un tressaillement de joie et un cri d'allégresse qui retentissait jusque dans les entrailles de la terre. Dans leur tombeau d'Idumée, sur les plages syriennes, les vieux enfants de Sem, qui par la bouche de Job avaient proclamé leur rédempteur vivant, qui avaient gardé dans le silence et les ténèbres du sépulcre la certitude de le voir un jour se dresser sur leurs cendres ; dans la vallée du Nil, les fils de Cham, qui attendaient le sauveur et le juge des âmes, le véritable Osiris, celui qui pèse dans

(1) Moyses lucerna... Jesus autem sol justitiæ, si non fulget mundus et illuminatur, non sit sol.

EUSEBII PAMPH. *De Resurrect. et Ascens.* lib. II.